Emmanuel Macron

Révolution

C’est notre combat pour la France

Extraits

XO EDITIONS

Affronter la réalité du monde nous fera retrouver l'espérance.

D'aucuns pensent que notre pays est en déclin, que le pire est à venir, que notre civilisation s'efface. Que le repli ou la guerre civile constituent notre seul horizon. Pour se protéger des grandes transformations du monde, nous devrions remonter dans le temps et appliquer les recettes du siècle dernier.

D'autres imaginent que la France peut continuer de descendre en pente douce. Que le jeu de l'alternance politique suffira à nous faire respirer. Après la gauche, la droite. Les mêmes visages et les mêmes hommes, depuis tant d'années.

Je suis convaincu que les uns comme les autres ont tort. Ce sont leurs modèles, leurs recettes qui ont simplement échoué. Le pays, lui, dans son ensemble, n'a pas échoué. Il le sait confusément, il le sent. De là naît ce « divorce » entre le peuple et ses gouvernants.

Je suis convaincu que notre pays a la force, le ressort, l'envie d'avancer. Il a l'Histoire et le peuple pour le faire.

Nous sommes entrés dans une nouvelle ère. La mondialisation, le numérique, les inégalités croissantes, le péril climatique, les conflits géopolitiques et le terrorisme, l'effritement de l'Europe, la crise démocratique des sociétés occidentales, le doute qui s'installe au cœur de notre société : ce sont les symptômes d'un monde en plein bouleversement.

À cette grande transformation nous ne pouvons répondre avec les mêmes hommes, les mêmes idées. En imaginant que revenir

en arrière serait possible. En pensant simplement réparer ou ajuster nos organisations et notre « modèle », comme certains aiment à l'appeler, alors que personne, et au fond pas même nous, ne désire plus s'en inspirer.

Nous ne pouvons pas non plus demander aux Français de faire des efforts sans fin en leur promettant la sortie d'une crise qui n'en est pas une. De cette attitude indéfiniment reprise depuis trente ans par nos dirigeants viennent la lassitude, l'incrédulité et même le dégoût.

Nous devons regarder ensemble la vérité en face, débattre des grandes transformations à l'œuvre. Où nous devons aller et par quels chemins. Le temps que ce voyage prendra. Car tout cela ne se fera pas en un jour.

Les Français sont plus conscients des nouvelles exigences du temps que leurs dirigeants. Ils sont moins conformistes, moins attachés à ces idées toutes faites qui assurent le confort intellectuel d'une vie politique.

Nous devons tous sortir de nos habitudes. L'État, les responsables politiques, les hauts fonctionnaires, les dirigeants économiques, les syndicats, les corps intermédiaires. C'est notre responsabilité et ce serait une faute que de nous dérober ou même de nous accommoder du statu quo.

Nous nous sommes habitués à un monde qui nous inquiète. Qu'au fond nous ne voulons pas nommer ni regarder en face. Alors on se plaint, on râle. Des drames arrivent. Du désespoir aussi. La peur s'installe. On en joue. On veut le changement, mais sans vraiment le vouloir.

Si nous voulons avancer, faire réussir notre pays et construire une prospérité du XXIe siècle dans le droit fil de notre Histoire, il nous faut agir. Car la solution est en nous. Elle ne dépend pas d'une liste de propositions qui ne se feront pas. Elle ne saurait émerger de la construction de compromis bancals. Elle se fera grâce à des solutions différentes qui supposent une révolution démocratique profonde. Elle prendra du temps. Elle ne dépend que d'une chose : notre unité, notre courage, notre volonté commune.

C'est cette révolution démocratique à laquelle je crois. Celle par laquelle, en France et en Europe, nous conduirons ensemble notre propre révolution plutôt que de la subir.

C'est cette révolution démocratique que j'ai entrepris de dessiner dans les pages qui suivent. On n'y trouvera pas de programme, et aucune de ces mille propositions qui font ressembler notre vie politique à un catalogue d'espoirs déçus. Mais plutôt une vision, un récit, une volonté.

Car les Français, eux, ont une volonté, souvent négligée par leurs gouvernants. C'est cette volonté que je veux servir. Car je n'ai pas d'autre désir que d'être utile à mon pays. C'est pourquoi j'ai décidé de me porter candidat à l'élection du président de la République française.

Je mesure l'exigence de la charge. Je sais la gravité de notre époque. Mais aucun autre choix ne me paraît plus honorable, parce qu'il est à l'unisson de celui que vous voulez faire, celui d'une France à rebâtir, retrouvant dans cette action notre énergie et notre fierté. Celui d'une France entreprenante et ambitieuse.

Je suis intimement convaincu que le XXIe siècle, dans lequel enfin nous entrons, est aussi plein de promesses, de changements qui peuvent nous rendre plus heureux.

C'est cela que je vous propose.

Ce sera notre combat pour la France et je n'en connais pas de plus beau.

Chapitre I

Ce que je suis

Au moment d'engager cette aventure, je me dois de vous dire d'où je viens et ce que je crois. La vie publique ne permet pas véritablement de s'expliquer. J'ai trente-huit ans. Rien ne me prédestinait aux fonctions que j'ai occupées comme ministre de l'économie, ni à l'engagement politique qui est le mien aujourd'hui. Je ne saurais vraiment expliquer ce parcours. J'y vois juste le résultat, qui n'est au fond jamais définitivement acquis, d'un engagement déjà ancien, d'un goût sans partage pour la liberté, d'une chance aussi, sûrement.

Je suis né en décembre 1977 à Amiens, capitale de la Picardie, dans une famille de médecins hospitaliers. Cette famille avait accédé récemment à la bourgeoisie, s'élevant, comme on disait autrefois, par le travail et par le talent. Mes grands-parents étaient enseignant, cheminot, assistante sociale et ingénieur des ponts et chaussées. Tous venaient de milieux modestes. L'histoire de ma famille est celle d'une ascension républicaine dans la province française, entre les Hautes-Pyrénées et la Picardie. Cette ascension passait par le savoir et, plus précisément, pour la dernière génération, par la médecine. C'était pour mes grands-parents une voie royale et ils voulaient y pousser leurs enfants. Mes parents, et aujourd'hui mon frère et ma sœur, sont ainsi devenus médecins. Je suis le seul à

n'avoir pas emprunté ce chemin. En aucun cas par aversion de la médecine, car j'ai toujours eu le goût des sciences.

Mais, à l'heure où l'on choisit sa vie, je voulais un monde, une aventure qui me soient propres. D'aussi loin qu'il m'en souvienne, j'ai toujours eu cette volonté-là : choisir ma vie. J'ai eu la chance d'avoir des parents qui, s'ils m'encourageaient à travailler, voyaient l'éducation comme un apprentissage de la liberté. Ils ne m'ont rien imposé. Ils m'ont permis de devenir celui que j'avais à être.

J'ai donc choisi ma vie, comme si, à chaque étape, je découvrais une évidence. Les choses n'étaient pas toujours faciles, mais elles étaient simples. Il m'a fallu beaucoup travailler, mais j'en avais le goût. J'ai connu des échecs, parfois cuisants, mais je ne me suis pas laissé détourner, parce que j'avais choisi. C'est dans ces années d'apprentissage que s'est forgée chez moi cette conviction que rien n'est plus précieux que la libre disposition de soi-même, la poursuite du projet que l'on se fixe, la réalisation de son talent, quel qu'il soit. Et ce talent, chacun l'a en lui. Cette conviction, par la suite, a déterminé mon engagement politique, en me rendant sensible à l'injustice d'une société d'ordres, de statuts, de castes, de mépris social où tout conspire – et pour quel résultat ! – à empêcher l'épanouissement personnel.

Ma grand-mère m'a appris à travailler. Dès l'âge de cinq ans, une fois l'école terminée, c'est auprès d'elle que je passais de longues heures à apprendre la grammaire, l'histoire, la géographie… Et à lire. J'ai passé des jours entiers à lire à voix haute auprès d'elle. Molière et Racine, Georges Duhamel,

auteur un peu oublié et qu'elle aimait, Mauriac et Giono. Elle partageait avec mes parents le goût des études, et mon enfance fut rythmée par son attente inquiète de mon retour du moindre examen.

Mon luxe fut celui-là et il n'a pas de prix. J'avais une famille qui s'inquiétait de moi, pour laquelle rien ne comptait, à certains moments, que cet examen, cette page d'écriture, et qui en exprimait le souci avec ces mots que chante Léo Ferré dans une chanson qui ne cesse de m'émouvoir : *« Ne rentre pas trop tard, surtout ne prends pas froid.»*

Ces mots ont bercé mon enfance et ils renferment une part de ce qui est plus important que tout : la tendresse, la confiance, le désir de bien faire. Nombreux sont ceux qui n'ont pas eu la chance que j'ai eue. Ce qu'on en fait ensuite, bien sûr, c'est autre chose. Mais là encore, je ne peux pas aujourd'hui réfléchir à l'école républicaine sans me souvenir de cette famille dont les valeurs étaient si profondément accordées à l'enseignement de ses maîtres, ni de ces enseignants dont c'était l'honneur de suppléer à toutes les carences pour emmener leurs élèves vers le meilleur. De cette tension, de cette volonté, de cet amour, peu de pays sont capables et nous devons à chaque génération veiller à ce que cette flamme ne s'éteigne pas.

Ainsi ai-je passé mon enfance dans les livres, un peu hors du monde. C'était une vie immobile, dans une ville de la province française ; une vie heureuse, à lire et à écrire. Je vivais largement par les textes et par les mots. Les choses prenaient de l'épaisseur lorsqu'elles étaient décrites, et parfois plus de

réalité que la réalité même. Le cours secret, intime, de la littérature prenait l'ascendant sur les apparences, donnant au monde toute sa profondeur, que dans l'ordinaire des jours l'on ne fait qu'effleurer. La vraie vie n'est pas absente quand on lit. Je ne voyageais alors qu'en esprit. Je connaissais la nature, les fleurs et les arbres, par le style des écrivains et plus encore par l'envoûtement qu'il faisait naître. J'ai appris chez Colette ce qu'est un chat, ou une fleur, et chez Giono le vent froid de la Provence et la vérité des caractères. Gide et Cocteau étaient mes compagnons irremplaçables. Je vivais dans une réclusion heureuse entre mes parents, mes frères et sœurs et mes grands-parents.

Pour mes parents, les études étaient essentielles. Ils m'ont toujours entouré de cette attention extrême, me laissant faire mes choix et construire ma liberté.

Pour ma grand-mère, la littérature, la philosophie et les grands auteurs étaient plus que tout. Les études lui avaient permis de changer sa vie. Elle était née dans une famille modeste de Bagnères-de-Bigorre, d'un père chef de gare et d'une mère femme de ménage. Elle avait été la seule enfant de la famille à poursuivre des études au-delà du brevet, là où sa sœur et son frère durent rejoindre le monde du travail. Sa mère ne savait pas lire. Son père lisait mal et sans comprendre les nuances. Elle me racontait un souvenir de classe où, revenant, en cinquième, avec un bulletin mentionnant « *bonne élève à tous égards* », son père avait cru y voir la dénonciation de mœurs légères et l'avait giflée. Puis, en terminale, elle avait croisé un professeur de philosophie qui avait su la distinguer. Il

l'avait poussée à poursuivre des études de lettres par correspondance, pour décrocher, quelques années avant la guerre, le diplôme qui lui permettrait d'enseigner à Nevers, emmenant avec elle sa mère, qui était ce qu'on appelle aujourd'hui une « femme battue », et qu'elle ne quitterait plus jusqu'à la fin.

Ma grand-mère était une enseignante, et je voudrais en l'écrivant débarrasser ce mot de sa poussière administrative, pour lui rendre l'éclat d'une passion vive, vécue avec un dévouement, une patience admirables. Je me souviens des lettres de ses anciennes élèves, de leurs visites. Elle leur avait montré ce chemin où l'on passe du savoir à la liberté. Ce n'était pas d'ailleurs un chemin de ronces : après les cours, on buvait du chocolat chaud en écoutant Chopin, en découvrant Giraudoux. Ma grand-mère venait du même milieu que ses élèves, filles d'artisans ou d'agriculteurs de Picardie. Elle les conduisait par les étapes qu'elle avait connues, et leur ouvrait la porte de la connaissance, du beau, peut-être de l'infini.

Il y avait alors, dans les familles, beaucoup de préjugés à combattre. Rien ne la décourageait, parce que son tempérament était optimiste, sans doute, mais surtout parce qu'elle savait, pour l'avoir éprouvé personnellement, que ce qu'elle voulait transmettre était le meilleur de ce qu'on nomme une civilisation, et que c'était notre honneur collectif de ne pas supporter que les filles en fussent privées.

J'aurai peut-être été son dernier élève. À présent qu'elle n'est plus, il n'est pas de jour où je ne pense à elle et où je ne cherche son regard. Non que je veuille y trouver une

approbation qu'elle ne peut plus me donner, mais parce que j'aimerais, dans le travail que j'ai à faire, me montrer digne de son enseignement. J'y ai souvent pensé, ces dernières années, à propos de jeunes musulmanes voilées, à l'école ou à l'université. Il me semble qu'elle aurait déploré que la pression de l'obscurantisme empêche ces jeunes filles d'accéder au vrai savoir, celui qui est libre et personnel. Mais parce qu'elle avait voué sa vie à l'éducation des filles, et avait pu mesurer combien celle-ci n'allait pas de soi, même dans un pays comme le nôtre, je crois qu'elle aurait déploré que nous ne puissions rien trouver de mieux que l'interdiction, l'affrontement, toute cette hostilité si contraire dans sa nature à ce qu'il faut faire entrevoir. En ce domaine, on ne fait rien de bien sans amour.

Et j'ai eu cette chance. Je me souviens de son visage. De sa voix. Je me souviens de ses souvenirs. De sa liberté. De son exigence.

De ces matins tôt où j'allais la rejoindre dans sa chambre et où elle racontait ses anecdotes de guerre, ses amitiés. Enfant, je reprenais chaque jour le fil de la discussion interrompue et je voyageais dans sa vie comme on reprend un roman. Et l'odeur du café qu'elle allait préparer parfois dès le milieu de la nuit. Et la porte de ma chambre entrouverte dès sept heures le matin lorsque je n'étais pas encore venu la rejoindre, s'exclamant avec une inquiétude feinte : *« Tu dors encore ? »* De tout ce que je ne veux pas écrire et qui nous lie indéfectiblement.

Avec mes parents, les discussions tournaient aussi autour des livres. C'est auprès d'eux qu'une autre littérature, plus philosophique et contemporaine, me fut révélée. Les

discussions médicales aussi où, durant des heures, la vie de l'hôpital, l'évolution des pratiques et des recherches, faisaient l'objet de polémiques incessantes. Quelques années plus tard, mon frère Laurent, devenu cardiologue, et ma sœur Estelle, devenant néphrologue, prendraient le relais.

Au fond, de ces années, j'ai appris l'effort, le désir de savoir pour trouver la liberté. Si, depuis, j'ai découvert le plaisir de l'activité trépidante et les responsabilités, je sais le bonheur de cette vie immobile loin du fracas des hommes. Ce sont des racines qui protègent. Et qui, je crois, rendent sage.

Je n'avais que deux autres horizons : le piano et le théâtre. Le piano, ce fut une passion d'enfance qui ne m'a jamais quitté.

Le théâtre, je le découvris à l'adolescence. Ce fut comme une révélation. Dire sur une scène ce que nous avions tant et tant lu avec ma grand-mère, écouter les autres jouer, créer ensemble un moment qui prend corps, fait rire, émeut.

C'est au lycée, par le théâtre, que j'ai rencontré Brigitte. C'est subrepticement que les choses se sont faites et que je suis tombé amoureux. Par une complicité intellectuelle qui devint jour après jour une proximité sensible. Puis, sans qu'aucun ne lutte, une passion qui dure encore.

J'allais chaque vendredi écrire avec elle pendant plusieurs heures une pièce de théâtre. Cela dura des mois. La pièce écrite, nous décidions de la mettre en scène ensemble. Nous nous parlions de tout. L'écriture devint un prétexte. Et je découvrais que nous nous étions toujours connus.

Après quelques années j'avais réussi à mener la vie que je voulais. Nous étions deux, inséparables, malgré les vents

contraires.

À seize ans j'ai quitté ma province pour Paris. Cette transhumance, nombre de jeunes Français la font. C'était pour moi la plus belle des aventures. Je venais habiter des lieux qui n'existaient que dans les romans, j'empruntais les chemins des personnages de Flaubert, Hugo. J'étais porté par l'ambition dévorante des jeunes loups de Balzac.

J'ai aimé ces années en haut de la montagne Sainte-Geneviève.

Jour après jour, je n'ai cessé d'apprendre. Mais, je dois bien le dire, là où à Amiens j'étais en tête de classe année après année, je ne m'illustrais plus véritablement. J'ai découvert autour de moi des talents inédits, de vrais génies des mathématiques, alors que j'étais bien davantage un laborieux. Je dois avouer également que ces premières années parisiennes furent celles durant lesquelles je choisis de vivre et d'aimer plutôt que de me livrer à la compétition entre étudiants.

J'avais une obsession, une idée fixe : vivre la vie que j'avais choisie avec celle que j'aimais. Tout faire pour conquérir cela.

Les portes de l'École normale supérieure me restaient fermées et j'entrais par conviction en philosophie à Nanterre et, par le plus grand des hasards, à Sciences Po.

Ces années furent heureuses, constamment animées par l'apprentissage libre, la découverte, les rencontres. J'ai aimé ces lieux comme ceux qui m'ont tant appris. Ma chance fut alors, grâce à la bienveillance de celui qui fut mon professeur d'histoire et son biographe patient, de rencontrer le philosophe Paul Ricœur. Rencontre fortuite presque, alors qu'il cherchait

quelqu'un pour archiver ses documents.

Je n'oublierai jamais nos premières heures passées ensemble aux Murs Blancs à Châtenay-Malabry. Je l'écoutais. Je n'étais pas intimidé. C'était, je dois l'avouer, à cause de ma complète ignorance : Ricœur ne m'impressionnait pas, puisque je ne l'avais pas lu. La nuit tombait, nous n'allumions pas la lumière. Nous restions à parler dans une complicité qui avait commencé à s'installer.

Dès ce soir-là commença une relation unique où je travaillais, commentais ses textes, accompagnais ses lectures. Durant plus de deux années, j'ai appris à ses côtés. Je n'avais aucun titre pour jouer ce rôle. Sa confiance m'a obligé à grandir. Grâce à lui, j'ai lu et appris chaque jour. Il concevait son travail comme la lecture continue des grands textes, lui qui se comparait si souvent à un nain sur l'épaule des géants. Olivier Mongin, François Dosse, Catherine Goldenstein et Thérèse Duflot furent les présences amicales et vigilantes de ces années qui m'ont profondément transformé.

Aux côtés de Ricœur, j'ai appris le siècle précédent et appris à penser l'Histoire. Il m'a enseigné la gravité avec laquelle on doit appréhender certains sujets et certains moments tragiques. Il m'a appris comment penser par les textes au contact de la vie. Dans un va-et-vient constant entre la théorie et le réel. Paul Ricœur vivait dans les textes, mais avec cette volonté d'éclairer le cours du monde, de construire un sens pour le quotidien. Ne jamais céder à la facilité des émotions ou de ce qui se dit. Ne jamais s'enfermer dans une théorie qui ne se confronte pas avec les choses de la vie. C'est dans ce déséquilibre permanent, mais

fécond, que la pensée peut se construire et que la transformation politique peut se faire.

On est ce que l'on apprend à être aux côtés de ses maîtres. Ce compagnonnage intellectuel m'a transformé. C'était cela Ricœur. Une exigence critique, une obsession du réel et une confiance en l'autre. J'ai eu cette chance et je la sais.

Durant ces années, je me suis forgé la conviction que ce qui m'animait n'était pas simplement d'étudier, de lire ou de comprendre. Mais bien d'agir et de tenter de changer concrètement les choses. Je m'orientai donc vers le droit, l'économie. C'est alors que j'ai choisi l'action publique. Aux côtés de quelques amis restés chers, qui aujourd'hui encore m'accompagnent, je préparai le concours de l'École nationale d'administration.

J'intégrai cette école et aussitôt fus envoyé durant un an en stage en administration. C'est là que l'expérience première s'acquiert et, en pratique, que les fonctionnaires commencent à se former.

J'ai aimé cette année de stage et cet apprentissage. Je n'ai jamais plaidé pour la suppression de l'ENA. Ce qui pèche dans notre système, c'est bien plutôt la carrière des hauts fonctionnaires, trop protégés alors que le reste du monde vit dans le changement.